



Table-Ronde

Rendez-vous du Commun CYCLE #1 : CRÉER DANS UN MONDE EN CRISE ET/OU EN TRANSITION ÉCOLOGIQUE Bourgogne-Franche-Comté

Penser et pratiquer les arts vivants en "terrestres"

5 juillet 2021 – Visio conférence

Journée co-construite avec les acteurs marionnette de la région Bourgogne-Franche-Comté en partenariat avec ARTIS-LE LAB

--

Modération : Julie Thozet et Marie Gérard d'ARTIS-Le Lab

Invité.e.s :

Claire Costa : directrice de production pour la compagnie Plexus Polaire, qui est donc basée en Bourgogne-Franche-Comté

Christine Petiot : membre du collectif de direction de l'A.B.C (L'association bourguignonne culturelle)

Antonin Lang : directeur du Théâtre de marionnettes de Belfort

Aline Reviraud : responsable artistique de la compagnie IDEM Collectif

--

Le focus de cette Table-Ronde était la transition écologique et le spectacle vivant en Bourgogne-Franche-Comté. Pour cela, nous avons invité 4 professionnels de leur région pour témoigner de l'art pratique, leur expérience et leur vision liée à ce sujet.

Il était question de repartir du thème de ce rendez-vous du commun du premier cycle qui s'intitule : *comment créer à notre époque et comment créer dans un monde en crise et/ou en transition écologique ?* Cette table ronde s'est construite en deux temps. Le premier était dédié à la transition écologique considérée comme une crise. Et le second traitait de la crise sanitaire qui nous traverse et que nous traversons.

// Présentation des invités //

Claire Costa : Je suis directrice de production pour la compagnie Plexus Polaire, qui est donc basée en Bourgogne-Franche-Comté et qui est dirigée par la norvégienne Yngvild Aspeli. On présente des spectacles de théâtre de marionnettes avec des formes moyennes à grandes. »

Christine Petiot : Je suis membre du collectif de direction de l'A.B.C. L'association bourguignonne culturelle existe depuis 75 ans à Dijon. Elle a été pendant longtemps la plus grosse association culturelle de France et a été fondée juste après la seconde guerre mondiale par des professeurs qui voulaient redonner de la joie dans ces moments difficiles. Elle existe toujours rien que pour ça. La particularité de cette association est que nous travaillons en équipe de direction. Il n'y a pas de directeur. Nous avons gardé chacun nos emplois et nous avons chacun notre chapeau de direction que ce soit administratif, artistique et autres. Nous travaillons vraiment tous ensemble, avec chacun une même idée du chemin qu'on a envie de donner à notre association. Tout à l'heure, nous parlions de commun et d'outil de travail. Pour nous, cela a été long à mettre en place mais maintenant nous avons le même niveau d'information. La programmation est pluridisciplinaire. On programme de la marionnette et on met en place un festival jeune public qui existe depuis 20 ans qui s'intitule « À Pas contés ». Nous sommes subventionnés par la ville, la région... mais nous ne sommes pas labellisés et nous avons très peu de financement de la DRAC.

Antonin Lang : Je suis directeur du Théâtre de marionnettes de Belfort qui existe depuis 1996, donc qui va fêter ses 30 ans. On organise une programmation annuelle en direction des enfants et des adultes. On a un temps fort en février qui est le festival national de la marionnette de Belfort.

Aline Reviraud : Je suis responsable artistique de la compagnie IDEM Collectif. Je dis toujours que je suis fabricante d'imaginaire, en tant qu'autrice, de metteur en scène et puis interprète, et parfois courroie de transmission puisque j'interviens en action et réaction culturelle. Avec d'autres compagnies, on a mis en place une charte en Bourgogne-Franche-Comté : « la Charte not'pom ». Déjà, cela nous a fait un bien fou de nous réunir et d'essayer de comprendre comment minimiser notre impact écologique dans notre façon de fabriquer. On s'est dit que notre façon de fabriquer impactait directement notre façon de penser et nos esthétiques également.

--

THEMAA

// Premier sujet : La transition écologique : En quoi la transition écologique est-elle un sujet dans votre structure ? //

Claire Costa : Je ne vais pas dire que ce n'est pas un sujet sinon nous ne serions pas là aujourd'hui. C'est la question piège. C'est un sujet auquel on répond d'une manière un peu détournée. Plexus Polaire est une compagnie dont l'ADN est international. La directrice artistique, Yngvild Aspeli, est norvégienne et crée tous ses spectacles avec un pied en France et en Norvège. Son parcours fait qu'elle a aussi baigné depuis l'école dans des univers qui drainent des acteurs, des participants internationaux. Dans la continuité de cela, on travaille avec des équipes qui sont assez internationales. Elle adapte aussi des romans et des pièces de dramaturges étrangers. Les résultats sont des spectacles qui sont visuels et qui se prêtent donc très facilement aux adaptations que nécessitent les tournages internationaux.

Nous avons énormément tourné à l'international au moins jusqu'en 2018-2019. C'était les ¾ de nos représentations sur une saison. Ces tournées sont toujours des expériences très enrichissantes pour le spectacle, pour l'équipe et la compagnie. Dans le cadre de ces tournées internationales, il nous est arrivé de partir parfois dans un pays européen pour donner une seule représentation. Cela veut dire deux jours de voyage, un jour de montage et un jour de représentation. C'est un « one shot ». Ces représentations uniques demandent énormément d'énergie. Depuis 2019, on a la chance de pouvoir un peu plus tourner en France parce qu'elle est un peu plus ouverte à la marionnette qui s'adresse à un public adulte, et on en est heureux. Cela nous permet de prendre un peu plus de recul sur nos pratiques autour des tournées internationales, de trouver aussi un autre équilibre.

La crise sanitaire est venue, avec cet arrêt forcé, prolonger les questionnements que l'on avait par rapport à notre activité internationale. On a constaté qu'en 2020, donc avec l'arrivée du premier confinement, il y a eu une tendance à se replier un peu plus sur nos territoires, de penser à des tournées locales, des inventions ou à des spectacles plus légers. On s'est rendu compte que la réalité pouvait être un peu plus complexe, moins binaire et que notre engagement dans la transition écologique ne passait pas forcément par un abandon de cette activité internationale. On s'est rendu compte que l'international finalement, les échanges, avaient un sens aussi profond qui se retrouvait dans la forme qu'avaient nos spectacles. Finalement, notre équilibre et la manière dont on envisageait la transition écologique se retrouvaient un peu différemment à un autre endroit. On a plutôt à cœur de défendre un répertoire, de garder des spectacles en tournées sur plusieurs saisons.

On essaye de maintenir les spectacles en tournée le plus longtemps possible. Cela veut dire qu'il faut organiser des reprises de rôles plutôt que d'abandonner la

diffusion d'un spectacle. Cela veut dire qu'il faut laisser le spectacle se développer dans le temps aussi. Les « one shot » dont je parlais plus tôt, ces représentations uniques sont considérées comme un investissement fait dans le développement d'un spectacle. Ils nous ont aussi permis de garantir une activité régulière aussi à nos équipes. On a à cœur de leur garantir cette activité et donc un revenu. C'est un autre équilibre que l'on trouve. Cela évite aussi que les membres des équipes en tournée ne se dispersent dans une multitude de projets pour simplement survivre. On privilégie d'investir dans un spectacle et le tourner au maximum plutôt que d'être dans une course frénétique de création. A notre endroit, on considère que maintenir un spectacle en tournée le plus longtemps possible, même s'il nous amène au-delà de nos frontières, paraît moins lourd écologiquement parlant que d'enchaîner les créations. Et puis, nous y trouvons beaucoup plus de sens.

Maintenant, on se retrouve aussi un autre équilibre. On tourne beaucoup plus en France et on peut aussi beaucoup plus facilement planifier en amont nos tournées internationales. Donc, trouver aussi une plus grande cohérence dans les déplacements. On a aussi un peu plus de poids maintenant dans les négociations avec les partenaires de production et de diffusion pour que les tournées ou les résidences de création soient un peu plus cohérentes, qu'on ait un peu plus de partenaires sur une même tournée à l'étranger. C'est quelque chose sur lequel on essaye d'agir, tout en défendant plus que jamais la nécessité de pouvoir créer et tourner à l'international.

Cela nous permet d'aller à la rencontre du public qui ne connaît pas forcément la marionnette dans leurs pays, qui ne savent pas l'étendue de ce que la marionnette peut faire et dire. Et puis, il ne faut pas perdre de vue la richesse de ces rencontres et de ces échanges. Julie Sermon dans son intervention d'introduction, parlait de « boussole » permettant de déterminer où est-ce que l'on se place : garder une dimension internationale qui n'aille pas à l'encontre de notre engagement sur la transition écologique. On va continuer à se déplacer sur cette boussole. Je trouvais intéressant de vous donner notre point de vue en tant que compagnie internationale qui a le sentiment d'être mauvais élève, en tout cas moi à mon endroit. On a retrouvé du sens, on va continuer d'évoluer et être un peu plus alignés avec nos convictions.

Christine Petiot : En effet, de plus en plus de chargés de diffusion viennent vers nous en nous proposant des tournées « intelligentes ». On est beaucoup plus attentif au fait de mutualiser les transports qu'on ne l'était il y a quelques années. La mutualisation des transports amoindrit le coût par rapport à la production aussi parce que cela nous fait un petit peu moins cher. Je dis quand même « attention » à ne pas rester dans notre périmètre par rapport aux compagnies. Il ne faut pas non plus ne programmer que des spectacles de la région. Par rapport aux notions de série et de création, on doit revoir un petit peu notre copie. On avait tendance à faire du « one shot ». C'est aussi notre travail d'aller chercher le public, c'est très

important. On en revient toujours à la notion de temps. Cette transition écologique prendra aussi du temps et générera des questionnements. Mais il y a aussi des choses simples. On va changer de voiture ? Il est possible d'acheter autre chose qu'une voiture à essence. Il y a donc des choses simples sur lesquelles on peut agir. Un autre exemple, c'est la bureautique où on peut utiliser des papiers recyclés. On y fait très attention. Voilà ce que je peux dire par rapport à cela dans un premier temps.

Antonin Lang : Pour ma part, cela rejoint beaucoup de choses que vient de citer Christine. Effectivement, on fait attention et on essaye de mutualiser davantage. On s'est rencontrés l'année dernière avec Christine car nous avons eu 2 festivals qui étaient en même temps. On a essayé de trouver des compagnies qui pouvaient faire la liaison avec un autre festival pour vraiment essayer de nous aussi proposer des tournées intelligentes. On a envie, je pense, de faire des choses ensemble. On essaye de plus en plus à faire des séries. C'est vrai qu'on était davantage sur du « one shot ». Effectivement, il faut trouver un public aussi lorsque l'on fait 2 fois le même spectacle. Il faut trouver plus de public sur ce spectacle et c'est aussi une grosse difficulté que l'on a. On essaye de trouver des schémas qui ne soient pas vraiment tournés vers la production de spectacles, de proposer autre chose que des tournées. Par exemple, nous allons envoyer des artistes en mission dans des festivals, nous allons faire des *master class* à Belfort en mettant en place des conditions écologiques, comme par exemple prendre le train. Des petites choses comme cela mais qui misent à bout peuvent changer les choses. On se questionne de plus en plus. On se demande comment être acteur de cette transition. J'ai regardé la « charte not'pom » qui m'a fait comprendre qu'il y avait des petites choses très concrètes que l'on pouvait faire. Ces réflexions en cours sont un travail en cours qui n'est pas encore abouti. Il y a beaucoup de questions et on peut vraiment faire beaucoup plus. C'est pour cela aussi que l'on participe à ce genre de réunion pour progresser dans ce domaine.

Julie Thozet : **Aline Reviraud, qui est là aujourd'hui, représente le collectif not'pom, qui est une charte écologique portée par plusieurs compagnies régionales et qui est une proposition concrète sur ces questions.**

Aline Reviraud : Je vais déjà me resituer puisqu'on parlait d'ADN tout à l'heure. Moi, j'ai un ADN local et je crois qu'il est vraiment impossible d'avoir une morale quant à nos pouvoirs et nos puissances d'agir parce qu'ils sont différents selon la façon d'incarner cette transition nécessaire, à des vitesses différentes. Je dis cela parce que la naissance de notre « charte not'pom » a été impulsée par la compagnie Armo et on s'est retrouvé face à un constat : comment on incarne ce que l'on dit et comment on le met en acte ? Comment arrive-t-on à incarner nos idées ?

On est très soumis aux lois de la diffusion. Je pense que la diffusion est un terme à repenser en intelligence collective. Que fabrique-t-on ensemble et comment l'ouvrage circule parmi nous, pour nous et pour les autres ? Donc, on est tous des vecteurs essentiels et il est important d'avoir cette conscience partagée de nos partenariats. On ne peut pas tout faire seuls et on ne peut pas être partout. Qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné on se situe quelque part avec une puissance de changement ? On s'est retrouvé avec 6 compagnies en pilotage, de 2 répertoires différents (cirque et théâtre). La compagnie Armo (Jérôme Thomas), la compagnie Cie Equinoctis (Sabrina Sow), la compagnie La Migration (Quentin Claude), la Compagnie du Détour et puis ma compagnie. On s'est rencontrés pour se ré-questionner, se regarder en face, en se disant : « bon voilà, comment fait-on ? Alors une charte, c'est quoi une charte ? Est-elle contraignante ? »

On a commencé par s'inspirer, en mettant devant nous des objets de réflexion. On a réfléchi sur des articles à suivre, des préconisations par des termes extrêmement positifs. La façon dont on formule les choses, ouvre ou ferme la réflexion. Ça donne envie ou ça brise. On avait envie de donner envie pour que la transition devienne opérationnelle dans nos structures.

On a réfléchi à la fabrication, à la transformation des matériaux. Par exemple, le dernier spectacle que j'ai mis en scène est fait qu'avec des choses recyclées. Ça conditionne aussi le geste artistique. On ne va pas dans une grande enseigne pour s'approvisionner. Le cheminement de la fabrication implique aussi un savoir-faire de certains postes et donc, plus de temps donné à la fabrication et aux postes des costumes et de la scénographie.

Je fais signer un contrat aux membres de l'équipe en précisant que l'on mange végétarien et on engage des personnes qui croient elles-mêmes dans certaines valeurs que nous défendons. On essaye de partager des valeurs, de valoriser, de soutenir des personnes avec qui on a des valeurs communes. Finalement, ça paraît tout bête mais c'est aussi un travail de prospective et d'alliance. On réfléchit à comment on peut s'aider entre nous. Ensemble, que peut-on mutualiser ? Par exemple, j'ai un local que je mutualise avec une costumière et un autre artiste. Il y a aussi la question de la diffusion, des formats. Claire parlait tout à l'heure d'un ADN international, nous, sur un ADN local, qu'est-ce qu'on fabrique, où et comment ? On peut redéfinir le langage. Qu'est-ce qu'est une petite forme ? Que cela veut-il dire ? Une petite forme de production ? On ne pourrait pas parler de forme résiliente ? Repenser aussi l'ouvrage. C'est un ouvrage fini ou qui se reproduit ? On peut aussi repenser dans nos façons de fabriquer des cartes blanches, des « one shot » avec ce que l'on a déjà. Quels sont les valeurs auxquelles on croit ?

Qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné, nous sommes coincés ? Privilégier le train à l'avion est pour moi très facile puisque je suis locale. C'est aussi pour cela que l'on ne voulait pas de charte contraignante. Pareil, un acrobate qui doit lancer du lourd, s'il ne mange pas 2 steaks dans la semaine, il ne pourra pas travailler. C'est aussi cette question de rendre l'écologie plus proche de nos usages et d'ouvrir des choses que l'on n'avait pas encore pensées. Le point fort de cette charte est la notion d'alliance, de se renforcer et d'incarner ses valeurs ensemble.

Julie Thozet : Aline, peux-tu nous dire comment cette charte est accueillie par les équipes, par les partenaires avec lesquels vous travaillez ?

Aline : En tout cas, beaucoup de curiosité par rapport aux confrères et aux consœurs qui ont des compagnies. Comme ce n'est pas contraignant, et que c'est plus une source d'inspiration, c'est bien aussi. La grande question est : est-ce que c'est juste un escalier pour monter autrement ailleurs avec d'autres choses qui préexistent ? Est-ce qu'on est une petite coccinelle qui permet d'emmener les gens ? Elle est plutôt bien accueillie en région. La question que je posais tout à l'heure est : est-ce qu'on peut tous suivre les mêmes boussoles au même moment ? Est-ce que la notion de transition n'implique pas les notions de transformation et de temporalité ? Je ne pense pas qu'on puisse accéder tout de suite à l'utopie. Entre une voiture électrique et une voiture diesel, c'est sûr que l'on va nous dire que la voiture électrique est naze. C'est une question d'équilibre. Cette charte est plutôt bien accueillie comme une première étape, première conscience. On va vers quelque chose. Je crois que c'est un point de départ.

Julie Thozet : Et comment est-elle accueillie par les programmeurs et les diffuseurs ?

Aline : On est tout petit, donc c'est vrai que par rapport aux rapports de force ou de puissance, on est un peu un poil à gratter. Donc, on gratte. Des fois, il y a des personnes qui aiment bien être grattées, ils sont très contents et jouent le jeu. Et puis, d'autres c'est un petit peu plus difficile. On leur dit de ne rien préparer, qu'on est autonome et que l'on vient avec notre matériel. Par exemple, on leur demande d'enlever les bouteilles en plastique puisque nous viendrons avec nos gourdes. Il y a d'autres façons de penser le travail, même en termes de facturation. On sait qu'à certains endroits, on va toujours avoir les sachets, les bouteilles en plastique... On essaye d'être beaucoup plus autonome et de se renseigner localement sur les personnes avec qui on a envie de travailler quand on arrive dans le lieu. Donc, c'est un gros travail de prospective aussi. C'est un temps passé à se questionner sur les personnes avec qui nous allons travailler. On se rend compte que l'emploi même génère des paradoxes, des grandes complexités que la seule compagnie

indépendante que nous sommes, extrêmement modeste, ne peut pas solutionner à chaque fois.

Julie : Qu'est-ce que cela a changé dans votre fonctionnement de compagnie ? Mais tu y as répondu je crois. Aurais-tu d'autre chose à nous partager par rapport à cela ?

Aline : La petite chose que je remarque et que j'aime beaucoup, c'est que l'esthétique même que je fabrique se retrouve modifiée et que mon geste technique et artistique se re-questionnent. Cela, j'aime plutôt bien puisque ça enlève plein de réflexes. D'un point de vue humain, artistique et esthétique, je respire et je me sens beaucoup plus créative. Je fais l'effort d'incarner ce que je crois et là où j'ai envie de donner ma force. Oui, on fabrique un ouvrage, mais c'est interdépendant avec toute cette façon d'habiter le monde. J'ai envie d'habiter l'ouvrage comme j'habite le monde, donc essayer d'incarner des valeurs positives. Ce que je ne savais pas, c'est que ça ouvrait des esthétiques et d'autres compétences. Je ne l'imaginais pas et je trouve que c'est drôlement riche. »

Julie : Pour les personnes qui seraient intéressées, comment fait-on pour rencontrer le collectif not'pom et pour adhérer à la charte ?

Aline : On a une adresse mail (notpom@ecomail.fr) et vous devez adresser une demande à cette adresse mail. Les 6 compagnies la lisent. On envoie par la suite un petit formulaire puis le logo, la fiche description, les textes (etc. Ce qu'on aimerait faire maintenant, c'est la rendre plus active dans la notion de réseau, se rencontrer ou bien travailler les visios. C'est quelque chose à quoi on n'avait pas pensé avant. On peut habiter un territoire ensemble plus spontanément. On voudrait essayer d'organiser des rencontres régulières pour accueillir les nouveaux arrivants, pour réfléchir et échanger comme nous sommes en train de le faire. On voit toujours l'artiste dans le viseur. Mais si l'artiste avait aussi dans son viseur ses partenaires en se disant qu'il n'a pas envie d'aller travailler là. Je ne dis pas qu'il faut blacklister, ce serait terrible. Il faut que ce soit une puissance partagée pour que ce ne soit pas seulement l'artiste qui porte sur lui. Sa compagnie/structure doit être l'incarnation de ce en quoi il croit. Nous aussi, il faut qu'on redevienne force d'inspiration et aussi de modification. »

// Deuxième thématique : la crise sanitaire que nous traversons //

Marie Gérard : Quand nous avons préparé cette rencontre, on s'est dit qu'on ne pouvait pas parler de crise sans parler de cette crise sanitaire qui touche le monde depuis plus d'un an et demi, qui a impacté et qui impacte le secteur des arts et de la culture, notamment le monde du spectacle vivant. Avant de laisser la parole à nos contributeurs, je voulais juste préciser qu'on voudrait avoir de la hauteur, avoir des échanges sur les leviers d'actions, les marques de résiliences qui pourraient émerger durant cette crise, des choses qui vous ont inspirés ou des expériences que vous avez construites vous-même dans vos collectifs et vos structures. La première question que je vous pose est : en quoi la crise sanitaire vécue a-t-elle transformé vos pratiques ?

Christine Petiot : La crise au sein de l'équipe a été très compliquée pour nous. On a du tout annuler toutes nos programmations. Sans les décisions très précises du gouvernement, il aurait été compliqué pour nous de nous dire qu'on allait annuler. En revanche, ce qui a beaucoup marché c'est le fait de travailler ensemble. Quand il en avait un qui allait moins bien, c'était l'autre qui prenait le relai. Cette notion d'équipe et de collectif a été vraiment extrêmement importante. Elle a consolidé aussi cette envie de travailler ensemble.

Tous les 3 ans, le collectif écrit un projet. On avait un nouveau projet. C'était « Humain ». Donc ce projet « Humain », c'était de prendre beaucoup plus de temps avec les personnes. On n'a pas beaucoup de temps d'échange avec le public. Ce n'est seulement qu'à la rentrée septembre/octobre qu'on a pu rencontrer les personnes. Tous les jeudis, nous faisons les jeudis de l'A.B.C. sous forme d'apéros. On invite les gens rien que pour parler. À partir du deuxième rendez-vous, on a mis des petites thématiques et c'est là aussi où l'on peut surprendre les gens dans les thèmes, qui peuvent être l'écologie comme aujourd'hui ou la place de la marionnette par exemple.

Pendant 9 jours, au mois de septembre, la compagnie Manie nous loue son chapiteau. Pendant 9 jours, on crée quelque chose qu'on n'a jamais fait, des formes. On a été jusqu'à faire de la pétanque. On est vraiment sur la convivialité. Ça peut aller du bal populaire au tournoi de pétanque, en passant par le cirque et des ateliers. Pendant 9 jours cette année, nous serons avec le public et j'espère que ce sera très enrichissant pour tout le monde avec toutes les disciplines, que ce soit de la marionnette, du cirque, du théâtre, avec pas mal de compagnies de région. On se questionne encore plus sur nos projets. On prend bien le temps pour savoir : pour quel territoire ? avec qui ? comment ? On y travaille avec notre conseil d'administration. Le territoire est notre grand projet à venir. On dit post covid mais

ce n'est pas du tout gagné car pour moi le covid est toujours là. J'espère que l'on ne va pas refermer et avoir d'autres complications à la rentrée parce que pour nous ça risque d'être compliqué. Là-dessus, les politiques nous ont quand même bien suivies.

Aline : Ca fait plaisir de sentir que partout, on se saisit de cet enjeu qui existe depuis très longtemps. On écoute en écho avec cette crise qu'on a traversée, mais qu'on traversera encore. Ça remet de la prévention permanente. Tout n'est que transformation évidemment et comme le disait tout à l'heure Julie, c'est l'espèce humaine dont il est question, et pas forcément la planète. On participe au présent à une réinvention permanente. Rien n'est jamais acquis. À mon avis, cette constellation, la crise sanitaire et les enjeux écologiques montrent cette nécessité à travailler en communauté et de faire en sorte de créer ce qu'on a envie d'appliquer et de mettre en œuvre dans notre secteur qui touche l'emploi, le sociétal, le politique... On est à un endroit où on peut créer des formes d'inspirations aussi parce qu'on a une forme d'emploi très en marge aussi. On a des libertés, des interstices aussi que l'on peut revisiter plus rapidement. Je crois qu'on a tout intérêt à faire coïncider les enjeux de société et cette transition écologique qui accompagne cette société qu'on doit inventer.

Claire Costa : On peut noter parfois un bémol dans nos échanges avec les structures de diffusion. On a essayé d'initier des partenariats entre des structures de diffusion assez rapprochée géographiquement à plusieurs reprises, de les inciter à accueillir 2 représentations d'un de nos spectacles dans un même lieu, au lieu d'en faire un dans un théâtre A et le second dans un théâtre B. Cela aurait permis de réduire aussi les coûts de transports, l'énergie du transport, l'énergie du montage... Ce qui était le mieux économiquement et écologiquement. On était soumis au bon vouloir de ses structures de diffusions. On s'est heurté à la problématique des publics de ces différentes structures. Chacune de ses structures souhaitait vraiment pouvoir accueillir son propre public dans son propre théâtre parce qu'il y avait toute une machine de médiation culturelle liée à la représentation culturelle dans ce théâtre-là. On parle beaucoup de mutualisations, on essaye de se défaire aussi de l'exclusivité. Mais on a senti qu'il y avait beaucoup de freins à ce que des structures assez proches (15 min en voiture) puissent mettre en place une navette pour que leurs publics puissent se déplacer d'une ville à l'autre et pour qu'on puisse réduire l'impact écologique de la représentation. On s'est heurté à l'autre logique qui est celle de développer ses publics pour un théâtre et qui n'est pas moins importante. C'est aussi un travail de terrain important que développent les théâtres en allant chercher les scolaires, les publics, les associations... On n'arrive pas à dépasser ça et les aider à dépasser cela pour que tout cela puisse fusionner en 1 seul et même accueil.

Antonin : On a dû annuler notre festival en février. Ça fait toujours très mal d'annuler. On a quand même insisté sur le fait qu'on a essayé de faire des reports. Pour éviter le phénomène d'embouteillage, on a créé un deuxième événement au mois d'octobre, que l'on ne fait jamais, une sorte d'estival. On a de la chance, car ce sont les 40 ans de la compagnie. On a vraiment doublé la programmation cette année et on a pu les mettre en place sur les saisons d'après. On a essayé de ne laisser personne sur la paille. On s'est entouré d'artistes locaux qui nous ont beaucoup plus sollicités, des artistes qui gravitaient autour du théâtre qui se sont rapprochés. On essaye de trouver des choses à faire avec eux. Notre plus grosse création est la création de l'Académie Européenne de la marionnette. On a voulu s'éloigner du principe de production de spectacles, d'amener l'artiste au milieu de la rencontre, de l'échange, de l'expérience et de nourrir son regard artistique. Au mois d'octobre, on va inaugurer cette académie. Les appels à projet vont chercher vers la résidence, la rencontre et vers l'Europe. Malgré le covid, nous restons convaincus qu'il faut garder les deux même si on peut aimer la Bourgogne-Franche-Comté et l'Union européenne. On joue un peu sur tous les tableaux et on essaye d'être présent partout. »

--